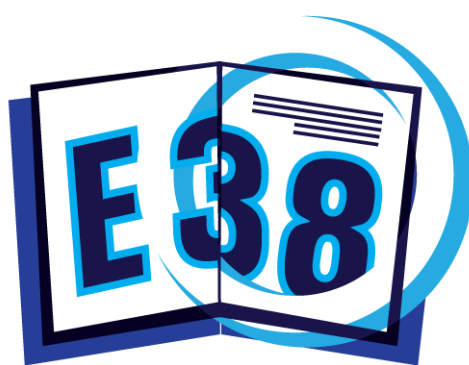


Jocelyne GODARD

UNE ÉTRANGE SOIRÉE

Nouvelle



Tous droits réservés
©Les Éditions du 38, 2020
©Jocelyne Godard, 2020

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L. 122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que les « analyses et les courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information », toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Je levai les yeux. Des traînées de poudre bleue commençaient à envahir le ciel et à m'absorber tout entière, jusque dans ma chair la plus profonde. Celle de mon cœur, de mon âme, de mes désirs et de mes passions ! C'était un ciel comme je les aimais, mêlé de ces multiples bleus aux dégradés intenses et lumineux des plus clairs jusqu'aux plus sombres.

La veille, ma famille et moi avions fêté l'anniversaire du cousin Antoine. L'esprit encore embué des mille feux de joie et de tous les plaisirs de la fête, j'eus le désir, le soir suivant, d'aller flâner dans ma campagne à l'heure où le soleil commence à tomber.

Quittant la maison, déjà rêveuse, mes pas m'entraînèrent au-delà de l'attrait d'une simple promenade. Le ciel était si beau ! Le silence rendait l'atmosphère légère. Seul, un souffle à peine perceptible frôlant le sol me tenait en haleine. Et cette sensation me fit baisser les yeux.

Mon regard se porta plus haut, au-dessus des arbres qui formaient une haie au feuillage touffu et serré. Mais par-dessus les plus hautes branches, là où mes yeux fixaient le ciel, un étrange phénomène m'alerta. Habituellement, quand je marchais sur le chemin hors du village, cela m'apaisait. Mais cette fois, à peine avais-je fait cette constatation que ma vision des alentours changea brusquement, me prévenant qu'il allait se passer quelque chose. Un souffle chaud, trop chaud pour être normal à cette heure tardive, me poussa bizarrement, changeant ma flânerie en curiosité.

Un peu plus loin, j'arrivai à l'étang que j'avais pour coutume de contourner paisiblement. Il devenait de plus en plus sombre, effaçant ses plaques argentées pour laisser apparaître une surface lisse et opaque qui me laissa perplexe. Pas un poisson ne s'agitait, sachant pourtant qu'aucun pêcheur ne viendrait à cette heure les perturber.

M'arrêtant un instant sur le bord du bassin, il me sembla que tout avait changé. Je ne distinguais plus les 38 toits du village qui apparaissaient encore au loin, même quand le soir tombait. La forêt toute proche était silencieuse. Pas un bruit, pas un seul cri d'oiseau ni un seul aboiement de chien. Habituellement, à ce stade de ma promenade, j'étais toujours rêveuse, tout en restant les pieds sur terre.

Mais, soudain, la curiosité qui m'avait soulevée tout à l'heure se ranima. Un coup de vent chaud me poussa. Pourquoi ? Il se passait quelque chose de singulier. Je me laissai faire, guidée, entraînée, vite refoulée vers ce que, tout à l'heure, j'avais laissé derrière moi : ma maison. Il me sembla tout à coup qu'une force invisible me forçait à rentrer chez moi.

J'eus l'impression de voir le jour pointer. Ce n'était pourtant ni l'heure ni le silence habituels. Et puis, où se trouvait l'étang que je longeais quelques minutes plus tôt ?

*

Une vision vint chasser l'autre. Si l'étang avait disparu, les arbres, le chemin et la grande route aussi. Je cherchai du regard ma maison, mon jardin et ne vis rien.

Un souffle brûlant m'aspira. Au bout de 38 minutes, le ciel devint bleu d'azur, bleu ensoleillé, un bleu extraordinairement lumineux, identique à celui des enluminures médiévales qui retiennent l'esprit tant elles sont belles.

Je vis quelques rochers qui bordaient une plage de sable fin que les flots léchaient dans un bruissement léger. La ligne de l'horizon était droite, soulignée d'un trait plus sombre et plus brillant. Pas un voilier, pas un navire. Seul, au loin, un petit bateau de pêche qui oscillait entre ciel et mer.

Une jeune fille vêtue d'une longue tunique retenue à la taille par un lien de cuir souple, le front cerné d'une couronne de fleurs bleues, regardait une poignée de coquillages qu'elle tenait entre ses mains jointes en coupelle. Elle les contemplait avec un ravissement qui ne laissait aucun doute sur la joie qu'elle ressentait à les laisser filer entre ses doigts. Ils retombèrent sur le sable et elle leva les yeux sur moi.

— J'en ai trouvé 38, me dit-elle dans un large sourire lumineux. Ils sont tous de formes différentes.

Elle me parlait comme si elle me connaissait. Je l'observai, stupéfaite, sans rien dire. Elle me tendit un coquillage brillant et nacré.

— Prends-le, je te l'offre, reprit-elle, aussi charmeuse qu'une sirène. Pose-le contre ton oreille, tu entendras une douce musique qui te pénétrera tout entière.

Sans discuter, je fis ce qu'elle me dictait et je sentis qu'un rêve prenait forme. Des notes suaves, glissantes et légères comme un souffle, parvinrent à mon oreille. Je dus les écouter assez désorientée, stupéfaite même, et c'est alors qu'elle prit conscience de mon étonnement.

— Je sais que tu ne reconnais plus ton paysage, ni ton village natal, précisa-t-elle d'une voix aussi musicale que les notes qui sonnaient encore à mon oreille, bien que j'aie écarté le coquillage de mon visage.

Elle soupira tout en m'observant très attentivement et poursuivit :

— Ici, nous sommes à Mytilène.

Serrant le coquillage dans ma main, je répétais :

— À Mytilène ?

— Oui, une île grecque qui touche un pays antique, bercée par la mer Égée.

Je fixai attentivement ses yeux bleus qui éclairaient la peau mate de son visage. Consciente de l'examen que je lui accordais, elle poursuivit d'une voix aux intonations basses et graves, cherchant à réveiller ma mémoire :

— *Ma langue est brisée et, sous ma peau, un feu subtil se glisse.*

Comment ne pas être stupéfaite ? Et qui ne l'aurait pas été à ma place ?

Je ne pouvais rien répondre à cette phrase étrange, d'autant plus qu'elle poursuivait, m'enfonçant davantage dans mon ignorance :

— *Et ce parfum de reine, sur un lit profond et doux, tu épuisais près de moi le désir.*

Elle avait repris ses coquillages (38 moins un : celui qui se trouvait dans ma main) et m'observait toujours. N'ayant pas compris son étrange monologue, je restais toujours muette. Le bleu de ses yeux m'absorbait. Sa pose était gracieuse et la courbe de ses lèvres m'offrit à nouveau un sourire :

— Je m'appelle Sappho, murmura-t-elle, et je suis poétesse. Ne cherche pas à comprendre, écoute plutôt mes derniers vers : *De nouveau Éros me tourmente, briseur de corps, douceur-blessure, invincible serpent, sans craindre ton sourire, et tes yeux, et ta voix. Venez maintenant tendres Muses aux belles chevelures, venez à moi, filles de Zeus.*

Sa tête tournée vers moi, son regard bleu fixé au mien, elle reposa ses coquillages sur le sable, à ses pieds. J'y ajoutai celui qu'elle m'avait donné, comme pour le lui rendre tant j'étais émue. Puis avant de disparaître, elle murmura :

— Tu verras, on parlera de moi plus tard, beaucoup plus tard. Et mon époque restera dans ton esprit et dans celui de tous.

Avec la belle et antique Sappho s'envola la poésie grecque. Je ramassai les coquillages avec celui qu'elle m'avait donné, petits bijoux nacrés que je disposai délicatement au fond du sac que j'avais pris avant de partir et qui, par je ne sais quel phénomène inexplicable, s'était accroché à ma ceinture au lieu de l'être à mon épaule.

Je préférerais ne pas me retourner saisie sans doute par la peur de rester là, seule et désemparée. Mais la chaude grève de Mytilène s'effaça, laissant réapparaître mon étang. Assommée par ces visions étranges, je laissai derrière moi ma promenade et marchai en direction de ma maison.

*

D'ailleurs, le bleu avait quitté le ciel devenu, à présent, trop obscur pour achever ma flânerie dans la campagne. Perdue dans mes pensées, je marchai lentement. Au bout de l'allée qui

menait à mon logis, j'aperçus une silhouette féminine, élancée, buste dressé, mais à la douce courbure des épaules. Elle m'attendait assise sur une grosse pierre recouverte de mousse tout à côté de ma demeure. L'éclairage que j'avais laissé dans ma maison jetait sur elle une lumière qui me permettait de distinguer son visage.

Lorsque je fus à sa hauteur, elle se leva. Elle portait une longue robe aux manches si larges qu'elles se fondaient dans les plis en retombant plus bas jusqu'à sa taille. Sa coiffe ne m'étonna donc pas. Haute et relevée sur sa tête, elle laissait flotter un fin voile d'un bleu délicat, aussi léger que la soie dont elle était faite.

Un choc me fit reculer. Et, soudainement, un halo transparent entourait l'une de ses mains qui tenait une feuille de parchemin ornée d'une grande lettrine délicatement enluminée.

Le choc passé, elle vint tranquillement vers moi.

— La nuit est proche, me dit-elle. On ne voit presque plus rien et je me suis perdue dans ce paysage que je ne connais pas. Je vous ai aperçue de loin et je vous attendais. Pouvez-vous m'indiquer mon chemin ?

Je hochai lentement la tête, puis répondis :

— Bien sûr, mais quel chemin cherchez-vous ?

— Celui de la *Cité des Dames*.

Mon cerveau ne fit qu'un tour. Car si je n'avais pas identifié Sappho, la poétesse grecque, en revanche je connaissais la célèbre dame de Pisan et la stupéfaction, cette fois, ne me tendit point de piège, même si elle venait tout droit d'un Moyen-Âge très lointain de mon XXI^e siècle. Et c'est ainsi que je pus répliquer avec un sourire légèrement moqueur :

— Dame Christine de Pisan, cherchiez-vous aussi, par hasard, *dame Raison, dame Justice et dame Droiture*, toutes trois locataires de la *Cité des Dames* ?

— Oh ! s'étonna-t-elle en plissant légèrement le front, les connaissez-vous donc ?

Cette fois, ravie de pouvoir discuter avec elle plus que je ne l'avais fait avec Sappho, je répliquai :

— Bien sûr, et je sais qu'elles incarnent les valeurs de votre époque : la raison, la justice et la droiture. Et je poursuivrai en vous affirmant que je les apprécie et que je vous admire pour votre bel ouvrage *La Cité des Dames* que vous avez fait paraître en un temps qui n'était guère favorable aux femmes érudites.

Je souris devant son étonnement et je repris sans lui laisser le temps de relancer elle-même le dialogue :

— Vous êtes bien belle, dame de Pisan, et jeune encore il me semble. Êtes-vous loin de vos 38 ans ? Moi, je ne les ai pas encore. Mais mon cousin qui a fêté hier soir son anniversaire a soufflé ses 38 bougies.

Puis, sentant que je m'éloignais du sujet de notre discussion précédente, je repris aussitôt :

— Mais dites-moi, dame de Pisan, vos trois dames Raison, Justice et Droiture s'affrontent-elles toujours ou sont-elles parvenues à un parfait accord ?

Christine de Pisan, puisque c'était bien elle, me jeta un regard joyeux, ravie de constater que je puisse la connaître tout autant que son célèbre ouvrage. Mais elle semblait plus heureuse encore que je comprenne combien les différends sur les valeurs de son époque pouvaient diviser toutes ces dames et encore plus ces messieurs ! Je savourai mon petit triomphe, puis elle opposa à ma question, une autre :

— Raison, Justice et Droiture sont-ils aussi des thèmes qui vous sont proches dans votre XXI^e siècle ?

— Hélas, soupirai-je, ce ne sont pas les seuls sujets qui nous tourmentent dans notre époque agitée. Nous sommes sans cesse confrontés à des jugements opposés. Et bien d'autres que les vôtres viennent s'y ajouter. Notre monde n'est pas de tout repos. Que dis-je, notre planète ! La pollution nous agresse, le réchauffement climatique nous fait peur, les divergences de nos religions et de nos cultures nous inquiètent. Tout bascule ! Alors, dame Christine, votre Justice

est-elle plus *juste* que la nôtre, votre Droiture plus *droite* que celle qui nous est imposée, et votre Raison plus *raisonnable* que les ambiguïtés qui régissent notre époque ? Les murs des remparts qui entourent votre *cit*é...

Elle me coupa vivement :

— Les murs des remparts qui entourent ma *Cité* sont l'explication même de l'idée que j'ai voulu défendre dans mon ouvrage.

— Mais ces remparts, pourquoi les avez-vous fait construire ?

Christine de Pisan répondit aussitôt :

— Parce que j'ai pris conscience de la faiblesse de la femme, malgré les compétences, les talents, l'esprit et l'intelligence dont elle peut faire preuve en toutes circonstances quand l'homme s'y oppose. Et j'ai voulu la protéger.

Railleuse, la grande féministe du XV^e siècle ! Mais railleuse, sensée et convaincante, car en parfait accord sur ce point je ne pus que répliquer :

— C'est juste. Et je comprends votre insistance dans vos débats auprès de dame Raison et dans vos jugements auprès de dame Droiture.

— Vous semblez bien connaître mon ouvrage ?

— N'a-t-il pas défrayé la chronique en votre temps ? Et n'est-il pas lu encore à notre époque ?

— C'est vrai. J'ai fait passer la Raison et la Droiture en face de la Justice. Cela n'a pas été facile. Mais ai-je fait réfléchir les hommes pour autant ? J'ai tant attaqué leurs œuvres misogynes !

À mon grand regret, ce mot qui m'avait frappé la fit disparaître. Et pour cela, il ne lui fallut pas 38 secondes, car une seule suffit pour qu'elle s'effaçât de ma vue.

Mais avant de s'éclipser, elle avait laissé tomber à mes pieds le fin voile bleu de sa haute coiffe. Je le ramassai et le posai délicatement au fond de mon sac au-dessus de mes 38 coquillages.

Puis, enfin, j'entraï dans ma maison.

*

Et là, m'attendait une autre surprise. La porte à peine poussée, une délicieuse odeur de thé vint chatouiller mes narines. Dans mon salon bleu, une pièce que j'avais décorée à mon goût où le bleu en parfait camaïeu dominait sur les autres couleurs, une femme d'un certain âge était assise devant la table qui me servait de bureau. Elle était en train d'écrire. C'est à peine si elle leva les yeux sur moi, car tout en écrivant elle me jeta d'une voix un peu aiguë et décontractée :

— Je suis en train d'écrire à ma fille. C'est aujourd'hui l'anniversaire du jour où je me suis séparée d'elle pour la première fois. C'était après son mariage.

Je fronçai les sourcils, puis m'interrogeai sur la personne qui avait envahi mon salon. Qui pouvait-elle bien être ? Elle agissait comme si elle était chez elle.

— J'écris tous les jours à ma fille, Madame de Grignan. La connaissez-vous ?

Madame de Grignan ! Madame de Grignan ! avait-elle dit, cette femme un peu vieillissante qui avait usurpé ma place dans mon petit salon bleu et qui, auprès d'elle, avait posé une tasse de thé préparée dans ma cuisine. Cette femme pouvait-elle être la célèbre Madame de Sévigné, venue jusqu'à notre siècle grâce à la correspondance qu'elle avait entretenue, sa vie durant, avec sa fille ? Des lettres qui nous avaient laissé de si précieux témoignages de son époque !

— Je lui écris presque chaque jour, reprit-elle, le visage toujours penché sur la page qu'elle noircissait de son écriture dense et serrée. Tenez, voici d'où j'en suis.

Et elle se mit à relire le dernier passage qu'elle venait d'achever et qui faisait référence au jour d'anniversaire qu'elle regrettait amèrement.

— *J'ai senti douloureusement ce jour-là, car je l'ai marqué d'un souvenir très tendre. Songez, ma fille, à me redonner, dans cet été qui vient, ce que vous m'avez refusé dans celui de l'an passé : la satisfaction d'être avec vous pour m'épargner le déplaisir d'un adieu. Je vous conjure, ma fille, de raisonner autrement. Quittez donc le domaine de Grignan le plus vite possible pour venir me rejoindre à Paris.*

Enfin, la marquise de Sévigné se tourna vers moi avec un sourire un peu figé, et je le lui rendis de la même façon, m'attachant juste à préserver son désir en affirmant :

— Puisque vous lui en faites la demande, votre fille, elle viendra ! J'en suis sûre.

Hochant la tête, elle soupira :

— Le comte, mon époux Henri de Sévigné, est décédé depuis longtemps. Et, lorsque je ne vois pas ma fille, je me sens seule. Pourtant, il n'y avait guère de différence lorsqu'il était encore de ce monde. Il était toujours parti à la chasse avec ses 38 chiens. Enfin ! C'est ce qu'il m'affirmait, mais je savais bien qu'il se trouvait ailleurs, comme toujours avec l'une de ses maîtresses avec lesquelles il allait danser le menuet ou la sarabande dans quelque salon mondain. Il se battait même en duel pour elles. C'est d'ailleurs de cette façon qu'il est mort ! Ah ! Il l'avait bien cherché ! Il s'est battu avec le chevalier d'Albret pour les beaux yeux de Madame de Gondran qui se faisait appeler *la belle Lolo*.

— *La belle Lolo*, répétai-je avec un demi-sourire que je m'efforçai de cacher.

— Oui, *la belle Lolo* ! Ah, ça n'était pas une grande dame, celle-là ! Rien qu'une petite vertu !

— Oh ! fis-je, non pas choquée, mais amusée.

— Le marquis, mon époux, était loin d'être un saint et si j'avais compté ses conquêtes, j'aurais sans doute dépassé les 38. D'ailleurs, ses maîtresses étaient sa priorité.

Elle soupira de nouveau, posa à côté de l'encrier sa plume venue là par je ne sais quel mystère pour remplacer les multiples stylos que je rangeais dans l'un de mes tiroirs.

— Oui, tué en duel pour sa maîtresse. Ah ! Si je n'avais pas ma fille, la comtesse de Grignan et la correspondance quotidienne qui nous lie l'une à l'autre, je serais bien seule.

J'écoutai tranquillement son discours, car elle reprit vivement tout en replongeant le nez sur sa lettre où s'étalait sa fine écriture :

— Ah ! ces coureurs de jupons que j'exècre. Pourquoi ai-je donc épousé celui-là ?

— Cela vous a permis d'exercer vos talents épistolaires qui vous ont rendue célèbre pour l'éternité. Ne trouvez-vous pas que c'est une belle revanche ? répliquai-je à mon tour.

Elle tourna brusquement la tête vers moi et je compris que ce que je venais de lui dire lui avait plu énormément. Cette fois, elle m'adressa un sourire franc et détendu :

— Voulez-vous prendre une tasse de thé avec moi ?

La marquise de Sévigné se croyait vraiment chez elle. Je m'approchai d'elle et lui fis remarquer qu'en effet le thé qu'elle avait préparé sentait bon et que j'en prendrais volontiers une tasse avec elle.

Elle me servit comme toute bonne hôtesse avec ses invités et je la laissai faire craignant trop qu'elle disparaisse à mes yeux avant qu'une conversation plus développée s'engage entre nous.

— Ma fille vit à Grignan sur les terres et le domaine de son époux situé en Provence. J'aurais tant préféré qu'elle vive à Paris avec moi. La vie y est tellement plus agréable et variée. Chaque après-midi et chaque soirée, il y a quelque chose à faire, à voir, à visiter ou tout simplement un lieu pour se rendre à une invitation.

À peine avais-je bu une gorgée de thé, m'appêtant à lui demander comment elle occupait sa vie parisienne qu'un grand souffle de vent m'aspira hors de la maison. Une tempête fit voler le toit, laissant mon salon bleu vidé de tout, totalement nu. Il y avait juste sur le sol la lettre de la comtesse restée coincée entre les lattes du parquet et mon tapis en faux orient.

Quelques secondes plus tard, cherchant des yeux Madame de Sévigné, je vis que la bourrasque de vent l'entraînait dans le sens opposé où moi-même j'étais happée. Elle survola

les 38 rosiers que j'avais plantés l'été dernier sur l'un des côtés de la maison. Et moi, je passais au-dessus des hortensias bleus qui poussaient de l'autre côté.

Puis, je compris que je ne la reverrais pas et que le destin de cette étrange soirée m'emportait ailleurs. Je me retrouvai seule balancée dans l'espace. Le ciel était d'un bleu opaque, un bleu puissant, violent que je traversai à la vitesse de l'éclair en me doutant qu'au bout de ce fantasque trajet il se passerait encore quelque chose.

*

Je me retrouvai sur une lande froide et venteuse où deux jeunes filles discutaient. Elles se tenaient sur le haut d'une falaise où le vent faisait rage dans un ciel désertique, étendu à l'infini. Le bruit du vent rendait l'atmosphère glaciale, mais les deux jeunes filles ne semblaient pas s'en préoccuper et paraissaient très investies dans leur discussion.

En bas de la colline quelques arbres maigres, tordus ou à moitié foudroyés poussaient sur une terre dure et sombre qui laissait apparaître des touffes et des racines disparates, entremêlées par les 38 sillons profonds, tracés par les roues des chariots. La terre était si dure que le temps ne les avait pas effacés.

Mais je ne savais pas encore que c'était la terre des Hauts de Hurlevent et que cette terre-là avait laissé des souvenirs dans l'esprit et l'âme des deux jeunes filles assises tout en haut de la falaise.

De loin, je pris le temps de les observer. Elles portaient des robes en velours bleu, évasées, modestement décolletées, et une cape sur leurs épaules d'où l'on voyait un flot de dentelles entre les pans non fermés. Des anglaises joliment enroulées s'échappaient de leur chapeau en forme de capote attaché sous le menton avec un grand ruban bleu assorti à leur robe.

Après cet examen sans doute un peu trop long, je compris qu'elles m'avaient aperçue. Je m'approchai donc d'elles.

— Bienvenue sur la terre des Hauts de Hurlevent, me dit l'une d'elles en me tendant la main. Je m'appelle Emily et voici ma sœur Charlotte, ajouta-t-elle en me désignant sa sœur de l'autre main.

— C'est une terre que nous aimons beaucoup, malgré sa rudesse, reprit Emily. Elle est balayée par les vents du nord, mais nous ne pourrions pas nous en passer. Cependant, j'y suis moins attachée que Charlotte.

Elle m'observait tout en parlant, ayant visiblement remarqué mon jean, mon tee-shirt et mes baskets qui n'étaient pas de son époque.

— Ma sœur vit encore dans l'univers de cette terre des Hauts de Hurlevent, la terre de son roman et de son personnage, son jeune héros orphelin qui attira le malheur sur sa famille adoptive. Amour, passion, haine, mensonges, vengeance, ma sœur n'a rien épargné à ses personnages.

— Et toi ! la coupa promptement Charlotte. As-tu épargné ta *Jane* ?

Un déclic se fit en moi. Elle parlait, bien sûr, de *Jane Eyre* où elle évoquait les exigences sociales et passionnelles de l'héroïne de son roman, une œuvre qui, avec sa verve satirique, était certes moins romantique et plus réaliste que celle de sa sœur dans *Les Hauts de Hurlevent*.

— Ma *Jane* se défendit Emily, évolue dans un monde sans pitié.

— Oh ! Quant à moi, se défendit Charlotte à son tour, si mon héros se bat là où la cruauté et la mort sont obsédantes, j'ai fait triompher le bien et la clémence sur le mal et la vengeance.

Je les regardai tout à tour. Un point pour Emily, un point pour Charlotte. Du lyrisme dans les *Hauts de Hurlevent*, du réalisme dans *Jane Eyre*.

Les sœurs Brontë me paraissaient très sympathiques, plongées à fond dans leurs propres œuvres. Bien sûr, j'avais lu les deux romans écrits à la fin du XVIII^e siècle et je les avais aimés l'un et l'autre. Elles avaient eu beaucoup de chance les sœurs Brontë, à faire paraître leurs

ouvrages, même sous un pseudonyme, à une époque où les femmes ne pouvaient guère faire publier leurs œuvres.

J'étais ravie d'en discuter avec elles. Car j'avais beaucoup à dire et sans doute beaucoup à comprendre. Mais, tandis que je m'apprêtais à jeter les premiers mots d'un dialogue qui s'annonçait riche en commentaires, une secousse vint soudain tout agiter. Mes pensées, mes idées, mes répliques s'arrêtèrent net et je compris que ce n'était que le fruit du résultat de cette étrange soirée. Je levai les yeux. Le ciel tremblait sous une boule de foudre qui menaçait de tomber tandis que mes deux compagnes semblaient ne pas être touchées par ce changement climatique.

— Ne vous inquiétez pas. C'est toujours ainsi, murmura Emily, ce sont les surprises que nous réserve la terre des Hauts de Hurlevent, une terre colérique, imprévisible, foudroyante, meurtrière parfois. Elle reflète l'âme des personnages de nos romans.

Un choc nous fit basculer. Le ciel fut traversé par 38 éclairs qui se suivirent à une cadence infernale, puis la foudre tomba à nos pieds et des flammes attaquèrent la terre, puis filèrent du côté opposé. Elles avaient ignoré nos corps, nos esprits, nos vies. Ce fut le vent qui prit la relève en nous faisant disparaître du cadre dans lequel nous étions.

Un rocher se brisa et des fragments volèrent, rougis par les langues de feu qui zébraient le ciel. Mes pieds se soulevèrent, mes bras s'agitèrent et je sentis mes doigts accrocher un éclat de la roche qui vint se lover dans ma main que je refermai aussitôt.

*

À présent où étais-je ? Je pouvais me poser la question, car je compris que la soirée n'était pas achevée. Mon regard fit le tour du lieu où je me trouvais. Un tel luxe, un tel salon, une telle assemblée si mondaine ne me donnèrent pas la réponse. J'étais impressionnée, tombée dans l'un de ces célèbres salons littéraires du XIX^e siècle. Étais-je à Londres ou à Paris ? À Rome ou à Madrid ? Et pourquoi pas à Vienne ou à Saint-Pétersbourg ?

Le Salon brillait de tous ses feux. Miroirs, dorures, cristaux et argenterie jouaient librement dans la débauche associant leurs éclats aux appareils chatoyants des costumes qui suivaient la mode de ces jolies dames et de ces beaux messieurs. Comtes et comtesses, ducs et duchesses, barons et baronnes, dames d'honneur, courtisans et courtisanes, se mêlaient aux grands esprits du siècle.

Je me trouvais dans l'un des angles du grand salon, assise sur un tabouret capitonné de soie bleue, entre un ravissant guéridon tout en marqueterie et une console Empire en bois d'acajou. Sur la console recouverte d'un plateau de marbre étaient posés deux chandeliers en argent massif. Et sur le guéridon trônait une coupelle en or qui renfermait 38 dragées aux coloris pastel. Elle ne cessait de me tenter en me faisant saliver.

L'œil en coulisse, je tendis discrètement le bras, approchai lentement ma main de la coupelle, et saisis une dragée que je portai à ma bouche. Elle était délicieusement fourrée à la crème d'amande.

— L'année dernière, à cette même date, nous avons fêté l'anniversaire de madame de Staël. Vous en souvenez-vous ? demanda l'une des invitées à sa plus proche compagne.

— Bien sûr, mais pourquoi n'est-elle pas là cette année ?

Installée ainsi en recul, peu remarquée de ce beau monde qui discutait, buvait, racontait, bavardait de tout et de rien, ce qui englobait les railleries, cancans, et ragots colportés dans le Tout-Paris, je pus écouter sans rien dire.

Mon oreille traîna tout d'abord vers la belle madame Récamier, l'hôtesse des lieux, qui reprit aussitôt afin de renseigner ses amies :

— Comment ça ! Vous n'êtes pas au courant ? Madame de Staël n'a pas pu venir. Elle a dû fuir la France.

— Fuir la France ! s'écria l'un des invités en se rapprochant soudain du petit groupe de femmes auquel s'étaient déjà ajoutées deux autres personnes. Voulez-vous dire qu'elle a été expulsée de France ?

Monsieur Talleyrand, suivi de Thérèse Tallien qui fréquentait régulièrement le salon de son amie Juliette Récamier, s'était rapproché pour participer à la discussion. Esquissant un geste de la main, Talleyrand prit la parole :

— L'empereur a banni de France madame de Staël.

— Et en quoi lui aurait-elle déplu pour qu'il en arrivât à cette extrémité ? Elle le couvait pourtant des yeux lorsqu'il n'était que général.

— Mais mon cher Marmontel, reprit Juliette Récamier en se tournant vers le nouveau venu qui, lui aussi, s'était infiltré dans le groupe. Vous n'êtes donc pas au courant ?

— Au courant de quoi, grands dieux ?

À peine 38 secondes s'étaient-elles passées que le clan s'était étoffé par l'arrivée de madame de Charrières et celle de Sophie de Condorcet, laquelle lança aussitôt, précisant davantage le cas de la malheureuse victime, madame de Staël, dont on parlait :

— Serait-ce à cause de la sortie de son roman *Corinne* ?

— C'est exactement ça ! L'empereur lui avait déjà reproché, à la sortie de son premier roman *Delphine* de ne pas l'avoir mis en scène dans l'un de ses chapitres, de ne pas avoir rehaussé sa puissance, parlé de ses conquêtes et de ses gloires, ni même cité son nom. Leurs relations se sont dégradées à cette époque.

— C'est d'ailleurs pour cette même raison qu'elle avait déjà quitté Paris, précisa Thérèse Tallien.

— Mais en quoi cela concernait-il son roman ? Pourquoi y aurait-elle parlé de l'empereur ?

— Voyons, reprit madame Récamier, vous savez bien que Napoléon adore les éloges et les gloires, tout ce qui brille, tout ce qui est au sommet et dont il est le grand maître, le dieu tout-puissant. Le succès de l'œuvre de madame de Staël ne lui aurait pas déplu si celle-ci avait glissé dans son roman *Corinne*, quelques paragraphes sur sa grandeur et sa majesté.

Thérèse Tallien acquiesça de la tête et madame Récamier poursuivit :

— Si son premier roman *Delphine* lui avait déplu, le second *Corinne*, pour lequel il lui avait ordonné de le mettre en valeur dans quelques-unes de ses pages, l'a totalement indisposé.

— Rempli de rage, voulez-vous dire ! Non seulement madame de Staël n'a pas accédé à sa demande, mais elle lui a carrément affirmé et jeté en plein visage que ce n'était pas l'objet de son roman et qu'elle n'avait pas à le faire. Et elle ne l'a pas fait.

— Et pour cela l'empereur l'a expulsée de France ?

— Exactement. La première fois, elle s'est réfugiée en Angleterre. Cette fois, Napoléon l'a exilée pour une durée de temps indéterminée. Elle s'est enfuie en Allemagne et elle doit attendre le bon vouloir de l'empereur pour réintégrer la France.

— Et pour finir Napoléon a décrété que c'était un très mauvais roman.

— Mais c'est un succès ! Tout le monde sait que les ventes ont explosé.

Talleyrand qui écoutait en se taisant s'interposa soudain :

— Napoléon aura voulu, ainsi, saboter son ouvrage en répercutant que c'était un amas de mots et de phrases, un embrouillement d'idées avec des opinions politiques qui nuisaient à la France.

— À votre avis, reprit Madame Tallien, il aurait donc fallu qu'elle parlât de ses grandes batailles et de ses victoires au lieu d'expliquer ses idées sur la société française qu'il trouve insensées et dangereuses, n'attirant que les opposants de toute sorte, susceptibles de perturber le nouveau régime.

Ils durent monter le ton. Un brouhaha emplit l'atmosphère. Une jolie dame dont je ne connaissais pas le nom venait de s'installer au clavicorde hissé sur la petite estrade au fond du salon. Une fumée bleue qui s'accordait aux tentures du salon m'envahit et je disparus du décor.

*

De nouveau chez moi, je n'eus aucune surprise, me demandant simplement qui j'allais y trouver. La cuisine me parut silencieuse et, pourtant, un miaulement me fit tourner la tête du côté du salon. Je patientai 38 secondes en les comptant tranquillement, certaine d'y découvrir un autre évènement que j'attendais, cette fois, de pied ferme.

Puis, j'entrai dans mon salon en poussant prudemment la porte et mon impression se confirma.

Comment ne pas la reconnaître ? Vieillissante, calée dans mon fauteuil, elle semblait très à l'aise sur le siège de velours bleu. Malgré son âge avancé, ses yeux restaient toujours aussi vifs et ses cheveux épais étaient frisés tout autour de sa tête. Oui, elle paraissait sereine et reposée. Sans aucun doute, la célèbre Colette semblait m'attendre, enveloppée d'un grand châle et tenant deux abyssins et un chartreux serrés contre elle.

Ses mains étaient noueuses et les articulations de ses doigts déformées. Ils enserraient pourtant avec ferveur ses trois superbes chats qui ronronnaient doucement. Écrivait-elle encore ? Et, en ce moment, à quoi pensait-elle ? Impossible de nier tout ce que je connaissais sur son œuvre, sa vie et ses amours. Le regard qu'elle me lança en disait long.

À l'instant même, Colette était-elle étonnée de me voir ou gardait-elle encore à l'esprit l'image de Sido, sa mère passionnément aimée et les longues lettres qu'elle lui écrivait à l'encre violette ? Ou bien rêvait-elle à ses œuvres *Chéri* et *Le blé en herbe*, ses grands succès, quand le scandale avait fait monter les ventes ?

Un bond de chatte, un pli de joie sur son visage. Pour Colette, à cette heure de sa vie, les rêves se transformaient en chats. Bijou, Musette, Nonuche, Fanchette, Kiki la doucette, Saha la somptueuse. Sans aucun doute, elle revoyait tous les chats de son enfance et ceux auprès desquels elle avait grandi. Puis les chats de sa jeunesse, ceux de ses *Dialogues de bêtes* et ceux encore de sa *Claudine*, son œuvre injustement signée du nom de son époux Willy.

Oui, tous les chats qu'elle avait caressés et caressait encore, des chats aimés, décrits, sublimés et merveilleusement racontés. Et ceux qui, maintenant comblaient sa solitude.

— Et cela en fait combien ? demandai-je doucement.

— Combien ! répéta-t-elle comme si elle n'avait plus le pouvoir de les compter tant elle en avait cajolé.

La gorge un peu sèche et l'émotion m'étreignant, j'attendis le chiffre magique. Puis, comme elle se taisait, je lançai à mi-voix :

— Oh ! Cela en ferait-il 38 ?

Colette m'observa longuement, me sourit, puis acquiesça d'un petit coup de tête, ravie de ma réponse.

— Comment l'avez-vous deviné ? C'est un chiffre qui m'a toujours porté chance.

J'accueillis cette confirmation avec un sourire au coin des lèvres. Je n'en attendais pas moins. Pourtant, elle ajouta, flattée de s'étendre davantage sur le sujet :

— Mais j'ai eu aussi des chiens, des tortues, des lézards et des écureuils qui m'étaient tous attachés. Et même une jeune panthère qui a fini ses jours au Jardin des Plantes. Je m'assurais souvent qu'elle y était heureuse. J'ai toujours beaucoup soigné mon « bestiaire ».

Souriante, je hochai la tête, me sentant totalement solidaire après ces touchants aveux. Et, c'est alors que je voulus en savoir plus.

— Parlez-moi de vos œuvres, celles qui vous ont donné le plus de satisfaction.

— Toutes, absolument toutes, je les ai vécues avec le même enthousiasme. Quand les *Claudine* sont parues...

Elle s'arrêta, respira et laissa sa phrase en suspens. Puis, elle m'observa de nouveau.

Ah ! Les *Claudine* ! Je les avais tous lus. Ses superbes *Claudine* signés du nom de Willy, son époux qui lui volait son talent et la reconnaissance qui était la sienne et qui aurait dû lui revenir. Oui, le dépouilleur de ses œuvres qui avait récolté tous les fruits de son travail, les honneurs, les fleurs, les éloges, la gloire.

Colette me regardait et, en même temps, elle caressait les deux abyssins et le chartreux pelotonnés contre elle. Elle voulut dire quelque chose, mais les mots s'arrêtèrent devant ses lèvres entrouvertes. Elle hésita, puis murmura :

— Mes chats m'ont beaucoup consolée.

Puis ce fut le trouble, le silence.

*

Enfin, je compris que mon étrange soirée s'achevait. Avait-elle existé ? Avais-je rêvé ? Ma tête me parut vide. Mon regard tournait autour des meubles de mon salon. Où se trouvait donc celui de madame Récamier où brillèrent soieries, miroirs, dorures et cristaux et où j'avais goûté ces délicieuses dragées fourrées à la crème d'amande ?

Par la fenêtre, j'aperçus mes fleurs et mes grands arbres, mais je n'y trouvai pas le rocher des Hauts de Hurlevent. Les doigts tremblants, je saisis mon sac et en retirai les 38 coquillages ramassés sur la plage de Mytilène et le voile bleu de la dame de Pisan. Puis, tout au fond, j'attrapai un joli caillou que je tournai dans tous les sens pour en admirer le scintillement qu'il m'offrait, teinté par les éclairs d'un orage.

Enfin, je ramassai sur le sol la lettre de la marquise de Sévigné restée coincée entre le tapis et une latte du parquet.

Ma fantastique soirée s'achevait-elle donc là ? Que me fallait-il de plus pour que je refuse d'y croire, aussi étrange que cela puisse paraître ?

Quand soudain, un miaulement attira mon attention et je tournai la tête. Sur le haut du dossier du fauteuil où je m'étais assise, je vis le chartreux de Colette qui me fixait de ses grands yeux d'or en réclamant une caresse. Il ronronnait, confiant et serein, en me laissant le soin de lui trouver un nom.

J'étais à mes pieds, avec une infinie précaution, tous ces précieux souvenirs. Et, le chat installé douillettement sur mes genoux, j'attendis en rêvant que jour se lève.

Cette nouvelle vous a plu ?
Découvrez d'autres textes de nos auteurs sur notre site Web :
[Les Editions du 38](#)

En savoir plus sur Jocelyne Godard :

Page auteur :

<https://www.editionsdu38.com/auteurs/jocelyne-godard/>

Page Facebook :

<https://www.facebook.com/jocelyne.godard.96>

Bibliographie
Aux Editions du 38 (numérique)

Saga médiévale en 6 tomes *Les ateliers de Dame Alix*

Saga médiévale en 6 tomes *Lys en Val de Loire*

Saga médiévale en 3 tomes *Les chevaux de la mer*

Saga médiévale en 8 tomes *Terres de sang et de lumière*

Saga au Japon médiéval en 3 tomes *La poétesse des Impératrices*

Roman historique *Dhuoda la carolingienne*

Série *Les Amours des femmes célèbres*